



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2009

Livre du chevalier Zifar. Livre du chevalier de Dieu, traduction du castillan (XIV^e siècle) par Jean- Marie Barberà

Marco Maulu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12055>

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Marco Maulu, « *Livre du chevalier Zifar. Livre du chevalier de Dieu*, traduction du castillan (XIV^e siècle) par Jean-Marie Barberà », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2009, mis en ligne le 24 août 2010, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12055>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Livre du chevalier Zifar. Livre du chevalier de Dieu, traduction du castillan (XIV^e siècle) par Jean-Marie Barberà

Marco Maulu

RÉFÉRENCE

Livre du chevalier Zifar. Livre du chevalier de Dieu, traduction du castillan (XIV^e siècle) par Jean-Marie Barberà, Toulouse, Monsieur Toussaint Louverture, 2009, 574p.
ISBN 978-2-9533664-1-9.

- 1 Cette édition du *Livre du chevalier Zifar*, aussi connu sous le titre de *Livre du chevalier de Dieu*, est une traduction très soignée en français moderne de « l'un des premiers romans en prose de la littérature castillane ». Le volume est luxueux, avec une élégante couverture pourvue de dorures et de belles illustrations à l'intérieur. La mise en page est elle aussi sobrement élégante et à la hauteur de la facture du livre.
- 2 Le texte du roman est précédé d'une utile note introductive de J.-M. Barberà et D. Bordes comprenant une présentation la tradition du *Zifar*, constituée par les manuscrits BNE 11.309 (M) et BNF, Esp. 36 (P), auxquels il faut ajouter un exemplaire imprimé (BNF, Y² 259), indépendant des deux témoins cités, réalisé à Séville par l'éditeur allemand Cromberger et daté de 1512 (S)¹. Les auteurs de l'introduction rappellent aussi au lecteur la difficulté de remonter à l'original du roman castillan, difficulté due avant tout aux différences frappantes entre les témoins. Ils justifient pourtant leur choix de traduire la version fournie par S par l'argumentation suivante : « les différences entre les versions manuscrites de Madrid et de Paris, les plus anciennes, et l'édition de Séville, montrent une volonté de *correction* pour rendre le texte clair », en ajoutant que, dans le prologue, l'auteur lui-même invite ses lecteurs à amender son livre, s'ils sont capables de le faire,

« car celui-ci est d'autant plus loué qu'il est réformé ». Par conséquent, en suivant une idée de fond qui était très répandue au Moyen Âge, l'impression de Séville est sans doute la rédaction du *Zifar* la plus proche de la conception médiévale de l'« œuvre ouverte », car l'éditeur a dû « amender » son exemplaire afin de le rendre plus lisible pour le public auquel l'œuvre était destinée. Cependant, J.-M. Barberà ne se borne pas à traduire S, mais y ajoute opportunément le prologue qui manque dans ce témoin et que le traducteur a emprunté à P².

- 3 La tâche de traduire et, parfois, d'éclaircir sans trahir le texte original, à l'avantage du lecteur moderne, a posé plusieurs problèmes à J.-M. Barberà qui, dans ce but, a décidé, là où il l'a considéré nécessaire, de confronter les différentes versions attestées par la tradition, en tirant aussi profit de la comparaison entre le roman et ses sources les plus connues, pour mieux expliquer certains passages. Ce procédé est bien visible surtout à propos des « Leçons du roi de Menton » : ici le roi Zifar conseille ses fils Garfín et Roboán au sujet de la conduite qu'ils devront adopter en rapport avec leur condition et leur statut social. Cette partie du roman est fortement inspirée par l'ouvrage intitulé *Fleurs de philosophie*, un *speculum principis* rédigé vers le milieu du XIII^e siècle qui trace la figure du roi idéal. Les emprunts du *Zifar* aux *Fleurs* sont parfois tellement évidents que, dans un brillant article, J. M. Lucía Megías a montré comment la confrontation entre l'œuvre didactique et le roman peut parfois aider le philologue à intégrer la leçon du *Zifar*, surtout là où les manuscrits se révèlent fautifs³.
- 4 Le texte est accompagné d'une stimulante postface de Juan Manuel Cacho Blecua (C.B.) et d'un appareil de notes exégétiques et parfois philologiques qu'un lecteur non médiéviste ou non expert du *Zifar* aurait plutôt préféré en bas de page, même au prix d'une mise en page moins agréable. Parmi les annexes, on appréciera particulièrement les références des emprunts aux manuscrits et les rapprochements entre le texte fourni par S et les leçons de la tradition la plus ancienne.
- 5 Le choix de fonder la traduction sur l'imprimé est largement partageable dans un contexte général, surtout parce qu'il s'agit d'une version du *Zifar* largement méconnue, qui n'a jamais fait l'objet d'une traduction jusqu'ici ; en outre, il s'agit d'une version modernisante, donc plus apte à être « actualisée » à son tour. Bien évidemment, ce choix est aussi lié à l'absence d'une édition critique moderne et fiable, qui devrait remplacer l'ancienne édition de Ch. Ph. Wagner (1929), réalisée sur le texte de M, donc sur le témoin le plus ancien, mais qui est aussi très fautif et lacunaire. On espère donc que ce manque soit comblé au plus vite par l'édition annoncée il y a désormais plusieurs années par J. M. Cacho Blecua et J. M. Lucía Megías, et que cette œuvre puisse ainsi être lue et appréciée dans toute sa complexité et sa richesse. Somme toute, la confrontation presque ponctuelle effectuée par le traducteur entre la version donnée par l'imprimé et la version fournie par P était la seule possible et, globalement, la plus harmonieuse car, malgré les nombreuses interventions du copiste de P, ce manuscrit conserve une rédaction complète du *Zifar* beaucoup moins interpolée que S et, du point de vue linguistique, plus proche de celle-ci que ne l'est M.
- 6 Dans sa postface, C.B. aborde et approfondit les questions les plus débattues du *Zifar*, concernant avant tout les sources et la construction de l'œuvre à travers plusieurs traditions ou stratifications littéraires et didactiques, sur le modèle des miscellanées qui constituaient le véhicule du savoir le plus répandu à l'époque du roi Sancho IV († 1295) et de sa femme, la reine Maria de Molina († 1321), à laquelle l'auteur inconnu se réfère dans le prologue⁴. C.B. considère très justement que, « dans le *Zifar*, on décèle des strates

provenant de traités sur l'éducation des princes, de récits hagiographiques, de littérature arthurienne et gnomique, d'*exempla*, de sermons, de philosophie morale, et même, à l'occasion, de références à des livres de physique, des descriptions géographiques et des réminiscences lyriques », dans le cadre d'une nouvelle proposition littéraire visant à la pluralité dans toutes les significations possibles. Cela dérive d'un contexte très ouvert comme l'était l'école ecclésiale de Tolède, où plusieurs cultures de provenances très variées se croisaient, ce qui a contribué à la naissance d'une œuvre séduisante, mais parfois difficile à comprendre aux yeux modernes.

- 7 Entre autres sujets, la question du contexte littéraire et des sources utilisées par l'auteur du *Zifar* mérite sans doute quelques considérations supplémentaires. Dans le prologue du roman, on parle d'une traduction « qui a été versée du chaldéen en latin et du latin en roman ». C.B. affirme, à juste titre, qu'on ne peut pas interpréter ces mots d'une façon littérale, mais qu'ils relèvent plutôt d'un escamotage et d'un motif topique assez répandu au Moyen Âge, visant à 'autoriser' la fiction narrative. Je voudrais souligner que ce motif topique se retrouve aussi à l'intérieur d'un recueil qui a déjà été rapproché du *Zifar* à cause de la date, du milieu culturel et finalement des sources utilisées, c'est-à-dire le ms. h.I.13 de la Bibliothèque de l'Escorial. Cet important témoin de la littérature médiévale espagnole nous a transmis cinq vies de saints suivies de quatre romans d'origine française⁵. L'ordre des textes (hagiographies puis romans) nous révèle qu'ici, comme dans notre roman, la fiction ne pouvait pas encore être complètement autonome ; évidemment, c'est parce que la fiction elle-même devait forcément se mettre à l'abri d'une ancienne traduction, fictive à son tour (*Zifar*), ou d'un genre narratif pourvu d'autorité, comme l'était l'hagiographie (h-I-13). Il faut aussi rappeler qu'entre les sources de la première partie du *Zifar*, c'est-à-dire le départ, la séparation de la famille et sa réunion, l'auteur se réfère d'une façon explicite au schéma aussi pourvu par la *Vie de saint Eustache*, alors que le héros, dans une invocation à Dieu, dit : « Toi qui aides et consoles tes serviteurs dans les tribulations, et qui réunis à nouveau ceux que tu chéris et que les malheurs du monde ont séparés ! De même que Tu as soutenu tes serviteurs Eustache et Théopiste, son épouse, et leurs enfants, Agapet et Théopiste, montre ta miséricorde en nous rassemblant à nouveau moi, mon épouse et nos fils, nous qui sommes dispersés chacun de notre côté ». Finalement, l'hagiographie, et aussi le motif de la traduction du chaldéen aux langues susdites, fournissent au *Zifar* l'*auctoritas* qui était nécessaire afin que la fiction pût être mêlée au côté didactique ; ce qui est confirmé par l'auteur lui-même dans son prologue, quand il nous prévient des 'faussetés pédagogiques' de son histoire : « on y trouve aussi beaucoup de sujets de délassement auxquels on peut prendre plaisir ; en effet, tout homme qui veut se donner la peine de faire une bonne œuvre doit y introduire de-ci de-là quelque sujet de plaisir et d'amusement ».
- 8 Il faut souligner aussi que le *Zifar* tend à mêler le motif hagiographique, selon C.B., « à des motifs provenant d'autres récits hagiographiques et à des traditions relatives aux contes et aux fictions chevaleresques », en connectant ainsi sa narration aux récits arthuriens et bretons. C'est le cas, par exemple, de l'épisode de l'entrée de Roboán, le frère cadet de Garfín, dans l'empire des îles Dotées, où l'on reprend le motif de l'amour d'un chevalier et d'une fée, développé souvent dans les lais de Marie de France. C.B. relève aussi des emprunts à la *Vulgate Merlin*, au *Chevalier au lion* et peut-être au *Tristan*. De plus, le *Zifar* intercale dans la narration plusieurs sources de dérivation orale et folklorique, ainsi que des œuvres didactiques, comme les susdites *Fleurs de philosophie*, les *Moralium dogma philosophorum* et le *De preconiis Hispanie*, jusqu'aux nombreux *exempla* repérés par les

critiques du roman castillan. Cela nous révèle une fois plus la culture ‘encyclopédique’ et composite de notre auteur qui, dans son roman, a réussi à bâtir un pont entre l’Occident et l’Orient grâce au contexte métissé et hétérogène de l’école de Tolède d’où il provient selon toute probabilité.

- 9 Quant au style et à la technique narrative, ce roman est fort marqué, à l’instar de plusieurs œuvres narratives médiévales, par la pratique de l’entrelacement. Les histoires individuelles de chaque personnage s’interrompent assez fréquemment en se croisant et se juxtaposant, et c’est justement à la croisée des épisodes que l’auteur en profite pour insérer « des matériaux non narratifs comme les digressions géographiques », toujours selon C.B.
- 10 On comprend donc que la narration du *Zifar* se développe parfois d’une façon compliquée dans la rédaction originale, même si dans la version de S, ainsi que dans P, la narration se révèle déjà très simplifiée par rapport à M. Cependant, le lecteur trouvera que la traduction n’est pas du tout simple ni simpliste ; au contraire, elle est toujours précise et fluide, grâce aussi à l’apparat de notes exégétiques déjà mentionné.
- 11 En conclusion, il faut souligner une fois encore la validité de cette entreprise scientifique et éditoriale, surtout dans un moment historique particulièrement significatif qui voit la fiction moderne se nourrir, même si c’est d’une façon parfois boulimique et peu cultivée, de l’imaginaire médiéval, à la recherche perpétuelle d’un rêve qui puisse nous détourner de l’angoisse du présent. Cet intérêt peut être constaté en jetant un coup d’œil, même hâtif, sur les titres de plusieurs films et de nombreux romans ou de bandes dessinées sortis récemment. Cela révèle, entre autres, la nécessité urgente d’une vulgarisation qui permette à la littérature et à l’art médiévaux de survivre non seulement dans le cadre académique qui en maîtrise le versant scientifique (ce qui est, bien entendu, toujours fondamental), mais aussi dans l’imaginaire collectif actuel. À mon avis, c’est dans cet imaginaire-là que l’ancienne littérature romane aura peut-être une occasion de plus pour se renouveler dans ses significations essentielles, certainement sous la direction attentive de la philologie, de l’histoire et de toutes les disciplines médiévistes qui devraient encourager et guider ce projet, à travers un processus de sélection et d’exégèse qu’on ne peut pas déferer au sens commun, mais bien aux savants et aux spécialistes qui, en plus, devront continuer à s’occuper de l’établissement du texte.
- 12 Tout bien considéré, ce volume, grâce au choix du *Zifar* et grâce aussi à une traduction très réussie, donne la possibilité au lecteur francophone de choisir plus aisément qu’avant un parcours de lecture très original, tout en en aiguisant – ce qui n’est pas négligeable – le désir actuel de l’‘exotique’ et du ‘divers’ que cet ouvrage est bien de taille à satisfaire.

NOTES

1. Le ms. P a été reproduit dans la monographie intitulée *Libro del Caballero Zifar. Códice de París*, 2 vols. 2 vols., Barcelona, Moleiro, 1996, sous la direction de F. Rico, avec les contributions des meilleurs spécialistes du *Zifar*. La belle édition critique publiée par Ch. Ph. Wagner en 1929 se

base essentiellement sur M. En 1984, M. Olsen a publié le texte de P, tandis que le texte de S était jusqu'à aujourd'hui presque méconnu.

2. On dirait mieux que l'éditeur a déplacé et divisé en deux parties l'introduction 'originale' de l'antigraphe du *Zifar* qu'il avait à disposition. Il a ensuite inséré un nouveau prologue de son cru en remplaçant le prologue de son modèle, qui rentre à son tour dans le premier chapitre.

3. J. M. Lucía Megías, « Los 'Castigos del rey de Mentón' a la luz de *Flores de filosofía*: límites y posibilidades del uso del modelo subyacente », *La Corónica*, 27, 3 (1999), p. 145-165.

4. Il ne sera peut-être pas superflu de rappeler que surtout grâce à F. Gómez Redondo et à son *Historia de la prosa medieval castellana* (Madrid, Cátedra, 1999, IV vols.), le *Zifar* a été situé dans un courant appelé 'molinisme', c'est-à-dire un mouvement culturel inspiré par la reine Maria de Molina après la mort de Sancho IV, avec l'appui de l'école ecclésiastique de Tolède, contre les nobles qui cherchaient de s'emparer du pouvoir pendant l'enfance du prince Ferdinand.

5. Pour la provenance des textes transmis par ce manuscrit, je me permet de renvoyer à M. Maulu, « Tradurre nel Medioevo : le origini del ms. esc. h-I-13 », *Romania*, 126 (2008), p. 174-234.